

Stendhal l'Italien

En juillet 1817 paraît à Paris, en deux volumes, une étrange *Histoire de la peinture en Italie*. Elle est signée des initiales M.B.A.A., qu'il faut déchiffrer : M. Beyle, ancien auditeur. En septembre de la même année, voici un autre livre du même auteur : *Rome, Naples, Florence*. Mais, cette fois, la signature a changé : c'est Stendhal.

Où en est Stendhal en 1817 ? Politiquement, après l'épopée napoléonienne, c'est pour lui l'exil, ou presque. Le souvenir de l'Empereur prisonnier à Sainte-Hélène s'éloigne (mais la courageuse dédicace ne le trahit pas : « *Vos plats ennemis ne seront connus que par le bonheur qu'ils auront eu d'être vos ennemis.* ») La Restauration est partout, c'est-à-dire l'argent, l'hypocrisie, les intrigues, les places. L'Histoire s'est rendormie. Stendhal se sait suspect, socialement mais aussi personnellement. Il sent autrement, il raisonne autrement, il aime d'une façon qui n'appartient qu'à lui, il a besoin d'admirer, il veut devenir admirable. Il a trente-quatre ans. Il ne va pas bien. Il est entre Angela (qui le trompe) et Métilde (qui sera la grande passion de sa vie). L'Italie ? Ah oui, plus que jamais, la France est invivable, déluge de soupçons, de petitesesses, de règlements de comptes feutrés provinciaux. L'art ? De plus en plus, puisque c'est la même chose que l'amour. Mais quel art, maintenant ? Pour dire quoi ? Et avec quels corps ? Retour aux Grecs, comme d'habitude, après les grands effondrements ? Sans doute, mais les Italiens (on les connaît encore si mal) ont fait autre chose que le mauvais goût néoclassique révolutionnaire ou impérial. On ne doit pas imiter l'antique, on ne doit pas vouloir autre chose que ce qu'on est. Alors ?

Stendhal a un faible pour la physiologie. Au commencement est le tempérament, le reste en découle. Voyons, il y a le sanguin, le bilieux, le flegmatique, l'athlétique, le nerveux, le mélancolique. Stendhal est déjà romancier, il observe, il note, il classe, il trace des portraits, il s'amuse. Le sanguin-bilieux est le tempérament le plus heureux (c'est celui des Français, tant mieux). En revanche, le « *bilieux-mélancolique, variété si commune en Espagne, en Portugal, au Japon, me semble [...] le tempérament du malheur sous toutes ses formes.* » La situation historique est mélancolique ? On va donc la rappeler à l'ordre par l'esprit logique et mathématique (c'est celui que Stendhal se veut), mais capable en même temps d'aller au fond du sentiment (c'est ainsi que Stendhal se rêve). Un mot résume cette synthèse originale qui risque de disparaître dans l'apathie et la recherche d'intérêts médiocres : énergie. Ainsi, on fera l'apologie sinon de Napoléon (après tout, trop de morts pour rien et trop d'administration), du moins de François Ier (« *L'énergie de la Ligue sème des grands hommes* »). François-Ier, contre Louis XIV qui ne comprend pas Bernin, est "italien". La preuve ? Léonard de Vinci. Louis XIV, et la suite, c'est peut-être une erreur par rapport à Rome. Quoi ? Rome ? Les papes ? Eh oui ! Jules II, par exemple, mais il n'y a pas que lui. Et puis, bien sûr, la Florence de Laurent de Médicis.

Mais voici le grand héros de ces deux volumes éblouissants de netteté, de jugement et de sensation (Non, non, personne ne les a lus, inutile de dire le contraire) : Michel-Ange. Le goût pour Michel-Ange renaîtra, dit Stendhal (qui ne pouvait pas imaginer l'existence, un jour, de Rodin). Il faut voir comment il tente de comprendre les lignes de forces qui amènent un tel résultat humain, concentré, unique. Stendhal n'a pourtant pas la fibre biblique, il « *lisait Voltaire à douze ans* » Mais la Sixtine le prend, le fascine, l'inquiète. « *Un sot paraît dans la chapelle Sixtine, et sa petite voix en trouble le silence auguste par le son de ses vaines paroles; où seront ces paroles ? où sera-t-il lui-même dans cent ans ? Il passe comme la poussière, et les chefs-d'oeuvre immortels s'avancent en silence au travers des siècles à venir.* »

Il s'agit bien ici de Stendhal, pas de Chateaubriand. Prophétie ? Non : des faits physiques. Stendhal est à 5 heures du matin dans Saint-Pierre de Rome (« *On prévient le portier la veille* »). Il essaie d'analyser pourquoi cette histoire (avec ses débordements, ses effusions de sang, sa mysticité, ses blasphèmes) a pu engendrer ces oeuvres-là. Stendhal et le culte des grands hommes ? Bien entendu, et comme il a raison. Comme matérialisation d'énergie, il faut dire que Léonard et Michel-Ange sont à mettre à part : « *Michel-Ange employa plusieurs mois à dessiner à la chapelle de Masaccio. Là, comme partout, il fut supérieur, ce dont, comme de juste, il fut récompensé par un sentiment général de haine.* »

Ce qui passionne Stendhal, qui est tout sauf un amateur ou un critique d'art, c'est la lutte entre pouvoirs temporels et spirituels : le jeu, ici, est bizarre, puisque le pape incarne le temporel et Michel-Ange le spirituel. Or, dans ce cas, le spirituel s'impose. « *Dès cet instant, Jules III l'aima presque autant que Jules II autrefois... S'il lui survivait, comme l'ordre de la nature semblait l'annoncer, il voulait le faire embaumer, afin que son corps fût aussi immortel que ses ouvrages.* » Drôle de projet pour un artiste de la part d'un pape, n'est-ce pas ?

Voilà Stendhal en train de naître en Italie. Cela le conduira assez loin, on le sait. « *L'essentiel, pendant que nous y sommes, est de fuir les sots et de nous maintenir en joie.* » Et ceci, stendhalissime : « *L'Amour est en Italie, non aux Etats-Unis d'Amérique ou à Londres... En Angleterre, faire une partie de piquet le dimanche ou jouer du violon est une impiété révoltante. Le capitaine de vaisseau qui portait Bonaparte à Sainte-Hélène lui fit cette burlesque notification.* »